



PROJECT MUSE®

---

## Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte ? : Résultats d'une analyse perceptuelle exploratoire

Wim Remysen

The Canadian Journal of Linguistics / La revue canadienne de linguistique,  
Volume 59(1) March/mars 2014, pp. 109-135 (Article)

Published by University of Toronto Press  
DOI: 10.1353/cjl.2014.0003



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/cjl/summary/v059/59.1.remysen.html>

*Les Québécois perçoivent-ils le français  
montréalais comme une variété toplectale  
distincte ?  
Résultats d'une analyse perceptuelle  
exploratoire*

WIM REMYSEN

*Université de Sherbrooke*

*Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois*

---

## 1. INTRODUCTION

Cet article présente les résultats d'une étude perceptuelle exploratoire ayant pour but d'évaluer la capacité de jeunes Québécois francophones à reconnaître l'origine géographique de locuteurs montréalais natifs du français. En raison de son poids démographique et de sa position comme centre socioéconomique et culturel du Québec, la région métropolitaine de Montréal joue un rôle important dans la dynamique sociolinguistique de la province dans son ensemble. Certains changements survenus dans le français parlé au Québec au cours de son histoire — qu'il s'agisse d'innovations récentes ou de changements plus anciens — seraient ainsi apparus dans la région montréalaise avant de se diffuser dans d'autres régions du Québec (d'abord dans celles de l'Ouest, ensuite dans les autres régions de la province).<sup>1</sup> Ce serait entre autres le cas de trois «stéréotypes» de la prononciation québécoise, la diphtongaison, l'affrication de /t/ et /d/ ainsi que le relâchement des voyelles fermées /i/, /y/ et /u/ (voir Friesner 2010; pour la diffusion de la diphtongaison de l'Ouest vers l'Est, voir aussi Dolbec et Ouellon 1999).

---

Cette recherche a été réalisée en collaboration avec Caroline Émond (Université du Québec à Montréal), que nous tenons à remercier. Nous adressons aussi des remerciements à Marie-Louise Moreau (Université de Mons), qui a accepté de commenter une première version de cet article et dont les commentaires nous ont permis de préciser notre réflexion sur bien des points, à Amélie-Hélène Rheault (Université de Sherbrooke), qui a bien voulu participer au classement des nasales utilisées dans notre test de perception ainsi qu'aux évaluateurs.

<sup>1</sup>D'autres phénomènes, comme la montée du [ʁ] postérieur au détriment du [r] apical notamment, auraient plutôt parcouru le chemin inverse, de l'Est vers l'Ouest (Dolbec et Ouellon 1999).

De tels scénarios ne sont pas sans rappeler certains modèles théoriques proposés au cours des dernières années pour mieux rendre compte de la diffusion géographique de changements linguistiques, à commencer par le « modèle des vagues » (« wave model ») et le « modèle de la gravité » (« gravity model »). Selon ces modèles, des innovations linguistiques se diffusent progressivement à partir d'un foyer d'apparition, souvent un centre urbain, et cette propagation peut se faire soit de façon linéaire, par « contagion » (modèle des vagues), soit de façon hiérarchique (grand centre urbain → centres urbains de plus petite taille → régions rurales),<sup>2</sup> en fonction de la densité démographique et de l'intensité des contacts entre les groupes et réseaux sociaux impliqués (modèle de la gravité ; voir Chambers et Trudgill 1998, Hernández-Campoy 1999, Wolfram et Schilling-Estes 2004). Si Montréal joue effectivement un rôle de premier plan dans la propagation de certaines innovations dans le français en usage au Québec — et il paraît tout à fait plausible de souscrire à une telle hypothèse — cela suppose que les Québécois perçoivent certains *marqueurs dialectaux* qu'ils associent au français montréalais et auxquels, ne fût-ce que de façon inconsciente, ils attribuent des valeurs sociales (de prestige ou autres, selon qu'il s'agit de changements d'en dessus ou d'en dessous, pour reprendre la distinction proposée par Labov 1994). Il est vrai, en effet, que « l'identification [= *perception*, qui est le terme que nous utiliserons ici] joue un rôle capital dans le fonctionnement de la variation sociolinguistique » (Armstrong 2004 : 110) et, partant, dans les processus de changement linguistique, qui trouve ses origines dans le caractère variable des pratiques langagières. Il existe toutefois très peu de données empiriques à l'heure actuelle qui permettent de confirmer de telles hypothèses et le sujet soulève encore de nombreuses questions.

Dans cet article, nous présentons les résultats d'une étude perceptuelle exploratoire ayant pour but d'évaluer cette hypothèse, à tout le moins en partie. L'étude, qui s'inscrit dans une recherche consacrée à la prononciation des voyelles nasales en français montréalais (nous y reviendrons plus loin), porte plus précisément sur la perception de la nasale /ã/. Tout comme les autres voyelles nasales /ɔ̃/, /ɛ̃/ et /œ̃/, cette variable est souvent négligée dans les travaux sociolinguistiques. Notre intérêt pour la prononciation de cette nasale s'explique tout particulièrement par une hypothèse selon laquelle les différentes variantes de cette nasale seraient investies, en français québécois, de valeurs sociales et stylistiques en voie de changement, notamment dans la région de Montréal (voir Remysen 2012).

## 2. LA GÉOLINGUISTIQUE DU FRANÇAIS AU QUÉBEC : LE FRANÇAIS MONTRÉALAIS CONSTITUE-T-IL UNE VARIÉTÉ TOPOLECTALE DISTINCTE ?

Même si certaines régions du Québec se démarquent assez clairement sur le plan linguistique (le Saguenay–Lac-Saint-Jean, la Beauce et la Gaspésie, par exemple), la variété québécoise est relativement uniforme sur le plan diatopique. À partir des

---

<sup>2</sup>Plus rarement, de façon antihiérarchique (lorsqu'une innovation apparue dans une région rurale se diffuse dans des centres urbains de plus en plus larges ; voir Wolfram et Schilling-Estes 2004).

recherches dialectologiques menées sur le français québécois jusque dans les années 1980,<sup>3</sup> on peut distinguer néanmoins deux grandes aires dialectales<sup>4</sup> qui se sont développées autour de deux centres urbains (Montréal et l'Ouest de la province, Québec et l'Est) et auxquelles s'ajoutent deux aires mixtes (le Centre, autour de Trois-Rivières, qui constitue une zone de transition entre l'Ouest et l'Est, ainsi que le Nord-Ouest, dont le caractère mixte s'explique par le fait que cette région a été peuplée, entre 1880 et 1940 essentiellement, par des gens venant tant de l'Ouest que de l'Est de la province ; voir entre autres Poirier 1994, Verreault et Lavoie 1996, Lavoie et Verreault 1999).

Les données sur lesquelles sont fondés ces travaux sont tirées d'enquêtes essentiellement menées auprès d'une population âgée (née en grande partie au tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles et interrogée dans les années 1970), vivant dans des régions rurales, en dehors des grands centres urbains (aucun point d'enquête à Montréal ou à Québec, par exemple). Dans la mesure où ces enquêtes ne permettent donc pas vraiment de bien situer les villes par rapport à la campagne sur le plan linguistique, la région montréalaise n'est pas toujours clairement distinguée de la région plus large de l'Ouest dans ces travaux, mais en même temps, la métropole est généralement évoquée comme le centre et le pôle d'attraction de la région de l'Ouest, suggérant une influence importante (voir Lavoie 1994, par exemple). Par ailleurs, même si elles sont accompagnées de transcriptions phonétiques qui peuvent être exploitées dans l'étude de la variation phonétique (voir Morin 1996, Friesner 2010), les données recueillies dans ces enquêtes sont essentiellement de nature lexicale. Il reste à voir si les conclusions qu'on peut tirer à partir des données disponibles pour le lexique sont aussi valables pour la prononciation (ou encore pour la morphosyntaxe). À ce sujet, Morin (1996) est d'avis que les isoglosses lexicales entre l'Ouest et l'Est n'épousent pas tout à fait les mêmes tracés en ce qui concerne la prononciation, ce qui soulève des questions. Si par exemple l'analyse de la distribution géographique de certains faits lexicaux fait ressortir le caractère plus « francisant » de l'Ouest (Verreault et Lavoie 1996), ou encore l'influence plus importante de l'anglais dans cette région (Verreault et Lavoie 2000), il reste à démontrer ce qu'il en est exactement sur le plan de la prononciation.

Pour mieux comprendre les particularités du français tel qu'il est parlé dans la région de Montréal, il faut aussi se tourner vers les travaux d'orientation variationniste réalisés dans la ville à partir des années 1960 (et, surtout, à partir des années 1970) et qui ont donné lieu à la constitution de plusieurs corpus.<sup>5</sup> Consacrées à des

---

<sup>3</sup>On pense surtout aux enquêtes dialectologiques réalisées par l'équipe de Gaston Dulong et Gaston Bergeron qui ont mené à la publication de *l'Atlas linguistique de l'Est du Canada* en 1980 (ALEC).

<sup>4</sup>C'est le père Laurent Tremblay qui a été le premier, en 1941, à proposer l'existence de deux aires linguistiques distinctes dans la province (voir Verreault et Lavoie 1999).

<sup>5</sup>Réalisés en 1971, 1984 et 1995, les trois « corpus Montréal » sont sans doute les plus connus (pour une description détaillée de ces corpus, voir respectivement Sankoff et al. 1976, Thibault et Vincent 1990, Vincent et al. 1995). À ces derniers, il faudrait ajouter d'autres corpus réalisés dans la ville, comme celui de Gilles Bibeau et André Dugas, réalisé en 1963–1964, et celui de Claire Lefebvre et Lynn Drapeau, en 1976–1978 (voir Boisvert et Laurendeau

phénomènes linguistiques variés relevant de la prononciation aussi bien que de la morphosyntaxe et du lexique, ces recherches ont pour but « d'isoler les traits propres au français montréalais et de faire ressortir la variation qui s'y manifeste » (Blondeau 2011 : 33). Or les travaux variationnistes montrent bien que Montréal est dotée d'une dynamique sociolinguistique propre qui en fait une « communauté linguistique » à part entière, au sens labovien du terme. Une telle dynamique s'explique par le poids économique, démographique et socioculturel de Montréal, mais aussi, et surtout, par sa configuration sociale hétérogène en raison de la présence de nombreux anglophones et allophones (voir entre autres Daveluy 2005, Blondeau et Friesner 2011, Blondeau et al. 2011). Montréal peut donc à juste titre être considérée comme un « centre socio-spatial », selon les termes de Henning Andersen (1988), c'est-à-dire une région où les réseaux d'interaction sont denses et concentrés et, partant, où les changements linguistiques se font plus facilement. Tous ces facteurs peuvent expliquer l'émergence de nouvelles pratiques langagières dans la région métropolitaine qui la distinguent du reste de la province (voir, entre autres, Daveluy 2005), mais dont certaines finissent par être reprises ailleurs au Québec.

Les travaux variationnistes ont permis d'identifier certains traits caractéristiques du français montréalais et, par là, de contribuer à une meilleure connaissance de la dynamique linguistique de la ville. Dans la mesure où l'accent y est mis sur les considérations sociales (plutôt que géographiques), ces travaux se sont peu interrogés sur la question du français montréalais comme variété topolectale distincte. La comparaison des travaux variationnistes menés à Montréal avec d'autres travaux consacrés au français parlé ailleurs au Québec (que ce soit dans une perspective dialectologique, sociolinguistique ou phonologique) permet néanmoins d'identifier certains traits caractéristiques du français montréalais (ou parfois du français de l'Ouest), c'est-à-dire qui le distinguent de la langue parlée ailleurs dans la province (voir Dolbec et Ouellon 1999, *Phono*). En ce qui concerne la prononciation, qui nous intéresse au premier chef ici, on peut nommer entre autres les traits suivants :

- i. la réalisation apicale [r], toutefois en net recul depuis le milieu du 20<sup>e</sup> siècle (voir Ostiguy et Tousignant 2008, Sankoff et Blondeau 2007);<sup>6</sup>
- ii. la diptongaison des voyelles mi-ouvertes et ouvertes longues, traditionnellement plus fréquente dans l'Ouest,<sup>7</sup> est réalisée en faisant « entendre deux

---

1988). C'est sans compter les corpus plus récents, réalisés entre autres par Michael Friesner (voir Friesner 2009) ou par France Martineau, Hélène Blondeau et Mireille Tremblay (corpus en voie de réalisation dans le cadre du projet *Le français à la mesure d'un continent* ; voir Blondeau et Tremblay 2012).

<sup>6</sup>Il s'agit d'un cas intéressant dans la mesure où nous avons affaire au recul d'une variante typique de l'Ouest devant une variante dominante dans l'Est. Certains ont conclu à l'influence de Québec, alors que d'autres croient qu'il s'agit d'un changement qui s'est fait sous l'influence du français parisien (voir Côté et Saint-Amant Lamy 2012).

<sup>7</sup>Selon Dumas (1987), la diptongaison serait toutefois plus fréquente à Québec qu'à Montréal lorsque la voyelle n'est pas accentuée ou qu'elle porte un accent secondaire, comme dans « Comme c'est bête en maudit ! » (Dumas 1987 : 129).

noyaux vocaliques distincts» (Dolbec et Ouellon 1999 : 23) en français populaire de Montréal ;

- iii. l'allongement sous l'effet des consonnes allongantes, phénomène plus important dans l'Ouest que dans l'Est ;
- iv. la postériorisation de la voyelle /a/ devant /v/ et /ʒ/ (comme dans les finales *-ave* et *-age*), ce qui peut à son tour entraîner la diphtongaison, phénomène qui n'est pas observé dans d'autres variétés au Québec (cette prononciation tend d'ailleurs à disparaître à l'heure actuelle) ;
- v. la réduction des groupes consonantiques complexes (comme dans *arbitre* ou *couple*), attestée dans bien des variétés de français, connaît une ampleur particulière en français montréalais ;
- vi. la règle de l'harmonisation vocalique, selon laquelle le timbre d'une voyelle se rapproche de celui de la voyelle accentuée qui suit, connaît une application particulière à Montréal, notamment en ce qui concerne le relâchement des voyelles (dans des mots comme *difficile* et *ridicule*, les Montréalais relâchent la voyelle en position finale et antépénultième, ce qui n'est pas le cas partout au Québec ; voir Dumas 1987, *Phono*).

Il faut admettre que les données dont nous disposons sont encore trop lacunaires pour pouvoir conclure à l'existence d'un français montréalais à partir de ces caractéristiques de prononciation. Des travaux menés à l'heure actuelle par l'équipe de Côté (à paraître) devraient nous fournir, dans les années à venir, des données plus complètes permettant de mieux connaître l'ampleur des phénomènes de variation régionale dans la prononciation du français québécois et de vérifier si Montréal se démarque effectivement du reste de la province sur le plan de la prononciation. Pour notre part, nous avons entrepris, depuis l'été 2011, une recherche dans le but d'explorer certaines pistes et de valider certaines observations ponctuelles et encore impressionnistes concernant la prononciation montréalaise. Cette recherche concerne la réalisation des voyelles nasales et tout particulièrement la prononciation de la voyelle /ã/.

### 3. LES VOYELLES NASALES EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS ET MONTRÉALAIS : UN ÉTAT DE LA QUESTION

La prononciation des voyelles nasales figure parmi les traits de prononciation les plus typiques du français en usage au Québec. Comparativement au français de France, la variété québécoise se démarque notamment par le maintien de quatre nasales (voir tableau 1) qui ont par ailleurs des caractéristiques articulatoires et une durée particulières, y compris la possibilité de se diphtonguer. Par opposition à la variété hexagonale du Nord de la France, où les nasales se réalisent de plus en plus vers l'arrière de la bouche (Delvaux 2003, Hansen 1998), le système des nasales en français québécois se caractérise essentiellement par un mouvement général vers l'avant de la bouche (Gendron 1966, Charbonneau 1971, Maurais 1993).

**Tableau 1:** La prononciation des voyelles nasales en France et au Québec

Phonème	France	Québec
/ɛ̃/	[ɛ̃] / [æ̃] tendance actuelle vers [ã]	[ɛ̃]
/œ̃/	[œ̃] / [ĕ̃] souvent confondu avec [ɛ̃]	[œ̃]
/ã/	[ã] / [õ] tendance actuelle vers [ɔ̃]	[ã]
/ɔ̃/	[ɔ̃] / [õ] tendance actuelle vers [õ]	[ɔ̃]

Sources : Delvaux (2003), Hansen (1998), Léon (1996), Ostiguy et Tousignant (2008)

De toutes les nasales, la voyelle /ã/, qui est aussi le phonème nasal le plus fréquent en français, est généralement considérée comme le trait nasal le plus particularisant de la langue des Québécois (Léon 1983). En français québécois, la voyelle nasale postérieure /ã/ est souvent antériorisée en [ã] en parole spontanée (Thomas 1986), notamment lorsqu'elle se trouve en syllabe ouverte accentuée (Gendron 1966, Ostiguy et Tousignant 2008). Cette antériorisation est parfois accompagnée d'une fermeture en [æ̃] ou en [ɛ̃]. En syllabe fermée accentuée, la nasale a en outre la possibilité de se diphtonguer en [ã<sup>u</sup>] (Ostiguy et Tousignant 2008).

Même si elle est souvent écartée dans les travaux sociophonétiques récents qui s'intéressent à la langue au Québec sous prétexte que ses variantes ne sont pas investies de valeurs sociales ou stylistiques (Ostiguy et al. 2005, Reinke 2005), la voyelle /ã/ est intéressante à plusieurs égards. D'une part, certains observateurs ont souligné que la variante antérieure [ã] est de moins en moins courante (Dumas 2001), surtout chez les locuteurs plus scolarisés (Ostiguy et Tousignant 2008 : 120), mais cette affirmation n'a pas été étudiée de façon systématique ; d'autre part, même si la variante [ã] ne semble pas ouvertement donner lieu à des évaluations négatives ou passe même tout à fait inaperçue (Lappin 1982, Tremblay 1990, voir toutefois Reinke 2000), certains locuteurs tendent à l'éviter en contexte plus formel (Cox 1998, Émond 2005) ou encore sous-estiment l'utilisation qu'ils en font (Martin et al. 2001). Toutes ces observations tendent à montrer que des valeurs sociales peuvent être associées aux différentes réalisations de la variable, mais la question reste en suspens et le caractère « standard » de la variante antérieure ne fait pas l'unanimité (voir Bigot et Papen 2013).

Nos propres observations dans la région montréalaise portent à croire que la nasale /ã/ subit actuellement des transformations et que la variante antérieure n'est pas utilisée dans les mêmes contextes chez les locuteurs montréalais plus âgés et chez les plus jeunes, qui semblent faire un usage plus fréquent de la variante postérieure [ã] en style non surveillé (voir Remysen 2012). Qui plus est, nos observations donnent à penser que les plus jeunes, surtout les locutrices, se servent fréquemment d'une

« nouvelle » variante [õ]<sup>8</sup> qui se caractérise par une forte postériorisation, parfois accompagnée d'une légère fermeture et d'un léger arrondissement qui la rapproche de [õ].<sup>9</sup> Ces variantes [õ] et [õ] ne sont pas sans rappeler certaines tendances actuelles en français hexagonal, parisien surtout, où /ã/ se rapproche de plus en plus de /õ/, au point où ils se confondent chez certains locuteurs en faveur du dernier (voir Hansen 1998).

#### 4. L'IDENTIFICATION DU FRANÇAIS MONTRÉALAIS : RÉSULTATS D'UNE ÉTUDE EXPÉRIMENTALE EXPLORATOIRE

Si, en règle générale, les accents nationaux (québécois, belge, français, etc.) sont relativement bien perçus par les francophones (voir, entre autres, Moreau et al. 2007), ces derniers éprouveraient, selon certains auteurs, des difficultés à identifier la provenance régionale d'un locuteur en se basant sur son accent, notamment en France. Certaines études montrent en effet que les accents régionaux y sont difficilement perçus, contrairement à l'appartenance sociale qui se laisse deviner plus facilement à travers l'accent d'un locuteur (Armstrong et Boughton 1998, Boughton 2001). Armstrong et Boughton (1998) expliquent ce phénomène par le degré de « nivellement » très avancé que le français connaîtrait en France à l'heure actuelle, surtout dans le Nord, où la langue serait selon eux très homogène en milieu urbain. Ces chercheurs ajoutent du même souffle qu'il pourrait en aller autrement au Québec. Il existe toutefois peu d'études portant sur la perception régionale en France, ce qui nous invite à faire preuve de prudence.

Pour ce qui est du Québec, il n'existe pas à notre connaissance d'études perceptuelles qui ont cherché à vérifier la capacité des Québécois francophones à identifier des accents régionaux. En revanche, certains chercheurs se sont penchés sur l'identification de l'appartenance ethnolinguistique de locuteurs montréalais (voir Blondeau et Friesner 2011)<sup>10</sup> alors que d'autres ont tenté d'identifier les traits de prononciation qui jouent un rôle dans la reconnaissance de l'accent québécois par rapport à l'accent français (c'est le cas de Ménard 1998 et de Brasseur 2009). À ce sujet, l'étude de Brasseur (2009) montre que l'antériorisation de la nasale /ã/ constitue un marqueur dialectal du français québécois, mais à un degré moindre que l'affrication des consonnes dentales /t/, /d/ et le relâchement des voyelles hautes /i/, /y/, /u/. Qu'en est-il maintenant de la perception du français montréalais ?

<sup>8</sup>Nous utilisons le symbole [õ] à l'instar de Delvaux (2003) et de Zerling (1984), qui s'en servent pour indiquer que la nasale peut être « plus arrondie et plus arrière » (Delvaux 2003 : 84, voir aussi Hansen 2001 : 213). Le choix du symbole est motivé par notre volonté de distinguer une variante postérieure différente de la variante plus « générique » [ã].

<sup>9</sup>Cette variante, que des analyses acoustiques et articulatoires plus poussées permettraient de mieux caractériser, serait aussi de plus en plus utilisée chez les jeunes dans la région de Hull-Gatineau (commentaire personnel de Marie-Hélène Côté). Reste que le phénomène est encore très peu documenté dans son ensemble.

<sup>10</sup>Voir aussi leur contribution dans ce numéro thématique.



## 4.1 Méthodologie de la recherche

### 4.1.1 Entrevues sociolinguistiques

Pour monter notre test de perception, nous nous sommes servi d'entrevues semi-dirigées réalisées dans le cadre d'un projet plus large, consacré à l'analyse des voyelles nasales en français montréalais, auquel nous avons fait allusion plus haut.<sup>11</sup> Les participants à ces entrevues, des hommes et des femmes recrutés à travers nos réseaux sociaux, répondent tous au profil suivant :

- i. ils sont originaires de la grande région de Montréal (et y vivent au moment de l'enquête);
- ii. ils ont entre 19 et 25 ans ou encore ils ont 45 ans et plus ;
- iii. ils sont détenteurs d'un diplôme de baccalauréat (études universitaires de 1<sup>er</sup> cycle) ou, dans le cas des plus jeunes, suivent une formation universitaire au moment de l'enquête.

Les entrevues abordent la question de la situation linguistique à Montréal, et notamment les rapports de force entre le français et l'anglais. Nous avons structuré les entrevues autour de plusieurs « modules » d'ordre thématique, intégrés dans un « réseau conversationnel » (« conversational network » ; voir Labov 1981). Ainsi toutes les entrevues ont commencé par des questions concernant les connaissances que les participants avaient d'autres langues pour ensuite aborder des thèmes connexes comme l'importance de parler anglais et l'anglicisation de Montréal, l'intégration des immigrants, l'école, etc. Le thème général assurait une bonne probabilité de la production de certains mots contenant la nasale /ã/ dans des contextes phonétiques comparables d'un locuteur à l'autre (*français, anglais, langue, immigrant, (parler) couramment, (parler depuis deux) ans*, etc.). Par ailleurs, tous les participants ont réalisé, à la fin de l'entrevue, un exercice de lecture. Composé de 12 phrases, celui-ci avait essentiellement pour but de vérifier l'impact du degré de formalité sur la réalisation de la nasale /ã/, qui était présentée dans plusieurs contextes phonétiques différents. Les entrevues durent en moyenne entre 20 et 30 minutes et, dans la plupart des cas, il est possible de prélever au moins une centaine d'attestations de la nasale /ã/ dans une tranche de cinq minutes seulement.

### 4.1.2 Test de perception

Nous avons par la suite monté un test de perception dans le but d'évaluer si les Québécois francophones sont en mesure d'identifier, à partir d'occurrences contenant la nasale /ã/, l'origine montréalaise des locuteurs que nous avons enregistré et s'ils sont capables de les situer en termes sociaux (c'est-à-dire en fonction de leur âge et de leur appartenance sociale). Notre test expérimental d'identification contient 72 items (des mots, des phrases ou des membres de phrases) extraits d'un sous-corpus

<sup>11</sup>Ce projet a été rendu possible grâce au soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et du Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois (CATIFQ) de l'Université de Sherbrooke. À l'heure actuelle, nous avons réalisé 22 entrevues (13 femmes et 9 hommes).

comprenant six entrevues réalisées auprès d'autant de locutrices (trois femmes âgées de 19 à 25 ans et trois femmes de plus de 45 ans). Les locutrices plus jeunes ont été choisies au hasard parmi les entrevues déjà réalisées au moment de la préparation du test de perception (deux d'entre elles, F19-001 et F19-007, nous ont semblé particulièrement « Montréalaises » du fait qu'elles utilisent souvent la variante [ɔ̃], ce qui n'est pas le cas de la troisième, F19-002) ; dans le cas des locutrices plus âgées, nous avons retenu toutes les locutrices que nous avons rencontrées jusque-là.

Pour chaque locutrice, nous avons extrait 12 items dont neuf contiennent la nasale /ã/ (tant en syllabe ouverte qu'en syllabe fermée) et trois sont des distracteurs, c'est-à-dire des items qui ne contiennent aucune occurrence de la nasale /ã/, ni aucun autre marqueur du français québécois (au niveau segmental), comme l'affrication, la diphtongaison, etc. De ces 12 items, quatre correspondent à des phrases ou à des membres de phrases réalisés en parole spontanée et huit items correspondent à des mots, dont la moitié en parole spontanée et l'autre moitié en parole surveillée. Toutes les nasales ont été transcrites par accord interjuges (l'auteur de cet article et deux autres personnes). Comme plusieurs extraits contiennent seulement un mot, les extraits sont volontairement courts et leur longueur varie de quelques millisecondes (extrait le plus court : 25 ms) à quelques secondes (extrait le plus long : 287 ms). De ce point de vue, notre test est très différent de la plupart des autres tests de perception, où les extraits sont généralement plus longs (voir Boughton 2001, Moreau 2001), mais c'était à notre avis la meilleure façon de nous assurer que d'autres traits (phonétiques ou autres) interféraient le moins possible dans la perception.

L'ensemble des 72 items ont été présentés, dans un ordre aléatoire et avec leur transcription orthographique, à un groupe d'étudiantes et d'étudiants dans une salle de cours. Pour familiariser les participants avec la tâche, nous avons d'abord réalisé une phase d'entraînement de six extraits. Les auditeurs entendaient chacun des extraits deux fois et devaient répondre à quatre questions relatives à l'appartenance géographique (nationale et régionale), l'âge et le niveau d'éducation de la locutrice qu'ils venaient d'entendre (voir tableau 2).<sup>12</sup>

La première question, qui reprend celle de Brasseur (2009, qui reprend à son tour celle de Ménard 1998), devait permettre de mesurer la perception de l'appartenance nationale des locutrices (Française ou Québécoise). Nous avons choisi cette question pour deux raisons : une des locutrices (F45-002) que nous avons retenue pour le test s'est exprimée tout au long de l'entrevue dans une variété proche de la variété standard de France, faisant ainsi souvent usage de la variante postérieure. Par ailleurs, comme la variante que nous percevons comme « typiquement » montréalaise est très postérieure, nous avons pensé qu'il serait possible que la réalisation soit vue comme française. Par la suite, si les auditeurs jugeaient que la locutrice était Québécoise, ils devaient préciser son appartenance régionale. Les troisième et quatrième questions

---

<sup>12</sup>Voici les consignes qui figuraient sur le formulaire que les participants devaient remplir : « Vous allez entendre des énoncés constitués de mots, de phrases ou de bouts de phrases. Les énoncés sont tirés de conversations et n'ont pas de lien entre eux. Vous devez répondre à des questions pour chacun des énoncés entendus en encerclant ou en complétant la réponse ». Ces consignes étaient accompagnées d'un exemple fictif. Afin d'éviter l'effet de fatigue, deux pauses de quelques minutes ont été accordées aux participants.

**Tableau 2:** Questionnaire accompagnant le test de perception :  
«Selon moi, cette femme est . . .»

Question 1	Question 2	Question 3	Question 4
	Si c) ou d), native de (région) :	Âgée de :	Niveau d'éducation :
a) Française	a) Québec	a) moins de 20 ans	a) très instruite
b) peut-être Française	b) Montréal	b) de 20 à 45 ans	b) moyennement instruite
c) peut-être Québécoise	c) Saguenay– Lac-St-Jean	c) de 45 à 60 ans	c) peu instruite
d) Québécoise	d) Gaspésie	d) de 60 ans et plus	
	e) Autre (préciser) : _____		

portaient sur l'âge et le niveau d'éducation des locutrices. Nous ne traiterons pas ici des réponses concernant l'âge.

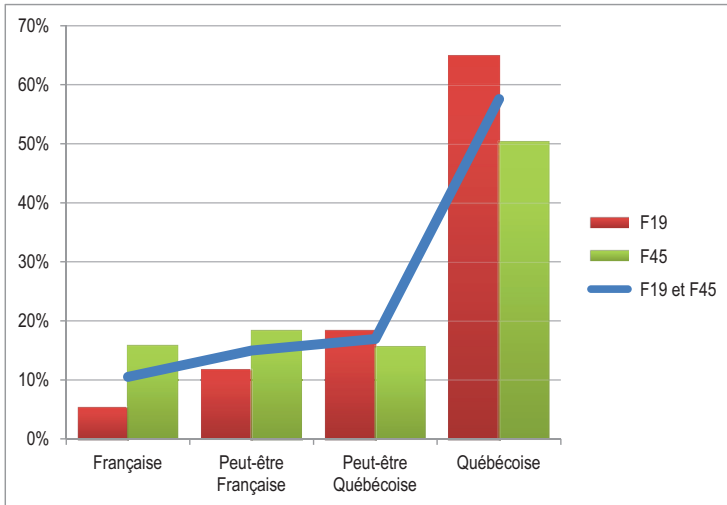
Le test a été administré à 50 personnes, recrutées dans un cours de 1<sup>er</sup> cycle en sociolinguistique donné à l'Université de Sherbrooke à l'automne 2011, et il a duré environ 35 minutes. Comme nous avons dû écarter certains participants,<sup>13</sup> nous avons récolté en tout 40 questionnaires remplis en bonne et due forme par 7 hommes et 33 femmes. Tous les participants ont entre 20 et 27 ans et leur âge moyen est de 21,8 ans. Environ la moitié des participants est originaire de l'Estrie (Sherbrooke et environs) ; l'autre moitié provient soit de la grande région de Montréal, soit du sud-ouest (Saint-Hyacinthe) ou du centre de la province (Victoriaville et Drummondville).

#### 4.1.3 *Mise en garde*

Notre étude comporte certaines limites qu'il ne faudrait pas perdre de vue au moment d'interpréter les résultats. La principale lacune concerne le fait que les items qui composent le test de perception ont tous été produits par des locutrices montréalaises.<sup>14</sup> Cela rend la tâche plus difficile aux auditeurs dans la mesure où les effets de contraste, nécessaires pour assurer une bonne identification, sont moins marqués d'un item à l'autre. En outre, compte tenu de la nature des questions qui leur sont posées, les auditeurs ont certaines attentes par rapport aux items qu'ils vont entendre, notamment pour ce qui est de la provenance des locutrices dont les voix ont été retenues (voir à ce sujet Moreau 2001, Moreau et al. 2007). C'est dire tout l'intérêt qu'il y aurait à mener d'autres tests perceptuels dont l'approche méthodologique serait complémentaire à la nôtre.

<sup>13</sup>En tout, nous avons été contraints d'écarter 10 participants ; par exemple, certains d'entre eux n'étaient pas francophones natifs, d'autres ont fait des erreurs au moment de la réalisation de la tâche, d'autres encore avaient un problème d'audition, etc.

<sup>14</sup>La même approche a été adoptée dans d'autres études. Par exemple, dans son étude consacrée à la perception de l'accent de la région de Lorraine (dans l'Est de la France), Boughton (2001) a retenu huit items qui étaient tous produits par des locuteurs originaires de Nancy.



**Figure 1:** L'appartenance nationale (France/Québec) perçue par les auditeurs :  
*Selon moi, cette femme est (peut-être) Française ou (peut-être) Québécoise*  
 (N items = 72, N auditeurs = 40)

## 4.2 Résultats du test de perception

### 4.2.1 Perception de l'appartenance nationale (France/Québec)

Les 72 items présentés dans le test de perception sont majoritairement perçus vers le pôle québécois, plutôt que vers le pôle français. Plus précisément, les locutrices sont perçues dans 75 % des cas comme «Québécoises» (58 %) ou «peut-être Québécoises» (17 %) (voir figure 1, où l'on peut voir les résultats pour l'ensemble des locutrices [F19 et F45] et par groupe d'âge).

De tous les items, un seul a été perçu par tous les auditeurs comme étant réalisé assurément par une Québécoise ; il s'agit de l'item 55, dans lequel on peut entendre la variante [æ]. Les autres items qui ont fait l'unanimité et pour lesquels les auditeurs ont perçu les locutrices comme peut-être ou assurément Québécoises sont au nombre de 13 (13/72 ; = 18 %). On trouve dans ces items des attestations de la variante antérieure [ã], mais pas exclusivement, car certains d'entre eux contiennent la variante postérieure. Dans quelques-uns de ces items, la présence de dentales affriquées ou de voyelles relâchées a sans doute rendu possible l'identification correcte de la locutrice. Il faut aussi noter que dans certains cas, l'item correspond à un mot monosyllabique (le distracteur *parc*, par exemple), ce qui montre que l'accent québécois peut être perçu à partir de quelques indices seulement.

À l'inverse, certains items sont associés majoritairement à l'accent français, ce qui est intéressant considérant que toutes les locutrices sont Québécoises. La perception des locutrices comme Françaises se fait toutefois selon des proportions variables<sup>15</sup> et il n'arrive jamais que tous les auditeurs identifient de façon unanime

<sup>15</sup>Pour être plus précis, le taux d'identification des items perçus comme français (ou peut-être français) varie entre 3 % et 97 % (la moyenne est de 25 %).

une locutrice comme «Française» ou «peut-être Française». En tout, 14 items sont perçus comme français ou peut-être français par plus de 60 % des auditeurs. La presque totalité de ces items sont produits par deux locutrices, F19-007 (3 items) et, surtout, F45-002 (10 items). Il faut noter que cette dernière constitue un cas particulier dans la mesure où, comme nous l'avons noté plus haut, la variété qu'elle pratique se rapproche de la variété hexagonale. À plusieurs reprises pendant l'entrevue, cette locutrice a d'ailleurs insisté sur l'importance que l'accent français revêtait à ses yeux et elle a aussi mentionné avoir été mariée à un Français pendant quelques années. Sans surprise, les réalisations de /ã/ qu'on observe chez elle sont postérieures, aussi bien en lecture qu'en spontané, et elle adopte d'autres traits de prononciation, segmentaux et suprasegmentaux, qui rendent sa prononciation «française». On comprend donc que l'ensemble de ses items soient identifiés comme français dans 77 % des cas et c'est pourquoi nous n'en tiendrons pas compte dans la section qui suit, où nous aborderons la question de l'identification régionale.

#### 4.2.2 Perception de l'appartenance régionale (au Québec)

Pour ce point, il est important de tenir compte de la réponse obtenue à la question concernant l'appartenance nationale. En effet, un auditeur qui identifie une locutrice comme «Française» ou «peut-être Française» ne répond pas à la question suivante concernant l'identification régionale et nous devons donc mettre de côté ces cas de figure. Pour tous les autres cas, le taux de reconnaissance de l'origine montréalaise des locutrices est de 54 % (voir tableau 3) ; à titre indicatif, 29 % des items sont associés à Québec, 8 % au Saguenay–Lac-Saint-Jean, 8 % à la Gaspésie et 1 % à la catégorie «Autres» (le plus souvent, les auditeurs ont noté Sherbrooke ou Gatineau). Les auditeurs réussissent donc à identifier les locutrices montréalaises dans des proportions relativement élevées. Qui plus est, le regroupement des items par locutrice montre que certaines d'entre elles sont identifiées comme plus «montréalaises» ( $p < .001$ ) et que ces résultats ne sont pas le simple fruit du hasard.<sup>16</sup> Il s'agit plus précisément des deux locutrices (F19-001 et F19-007) que nous avons nous-mêmes jugées plus représentatives de l'accent montréalais au moment de monter le test de perception et pour lesquelles nous nous attendions à un taux de reconnaissance plus élevé que la moyenne.

Il existe en outre des différences perceptuelles significatives ( $p < .001$ ) en fonction de la provenance géographique des auditeurs. C'est ce que montre la figure 2, où nous avons réparti les auditeurs en deux groupes selon qu'ils sont originaires

---

<sup>16</sup>Un des évaluateurs souligne, avec raison, que le taux d'identification qui figure au tableau 3 rappelle la composition démographique du Québec (environ la moitié de la population québécoise vit en effet dans la grande région métropolitaine de Montréal) et que ces résultats pourraient refléter, en quelque sorte, les connaissances démographiques des auditeurs. Il ne faut certainement pas exclure la possibilité d'une telle influence (à ce propos, voir Moreau 2001, Moreau et al. 2007) ; dans la mesure où certaines locutrices sont plus souvent identifiées comme montréalaises que d'autres, il nous semble toutefois que les résultats ne sauraient être attribués aux seules connaissances démographiques des auditeurs. En réalité, seules d'autres études pourraient venir confirmer ou infirmer les résultats obtenus ici.

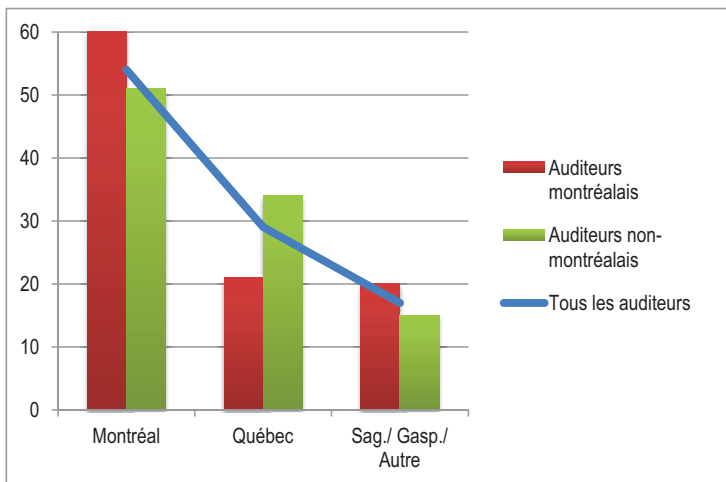
**Tableau 3:** L'appartenance régionale perçue par les auditeurs :  
*Selon moi, cette femme est native de Québec, de Montréal, du Saguenay–Lac-Saint-Jean, de la Gaspésie ou d'un autre endroit*  
 ( $n$  items = 60,  $N$  auditeurs = 40)

	Québec	Montréal	Saguenay	Gaspésie	Autre
F19-001	29 %	59 %	6 %	4 %	1 %
F19-002	21 %	51 %	12 %	15 %	1 %
F19-007	35 %	57 %	2 %	4 %	2 %
F45-001	27 %	53 %	10 %	9 %	1 %
F45-003	32 %	47 %	10 %	10 %	1 %
moyenne	29 %	54 %	8 %	8 %	1 %

$$(\chi^2 = 93,72; df = 16; p < .001)$$

de la grande région de Montréal, incluant certaines municipalités de la Montérégie ( $n = 14$ ), ou qu'ils proviennent d'ailleurs au Québec ( $n = 26$ ).

Les réponses varient selon l'appartenance géographique des auditeurs en ce sens que les auditeurs d'origine montréalaise perçoivent plus fréquemment les items comme étant montréalais, comparativement à ceux qui sont originaires d'une autre région du Québec. Chez ces derniers, le pourcentage d'items associés au français parlé à Québec est plus élevé que chez les auditeurs montréalais. Lorsqu'on compare les deux groupes d'auditeurs, on observe toutefois que le pourcentage d'items qui sont associés à des centres urbains, qu'il s'agisse de Montréal ou de Québec,



**Figure 2:** L'appartenance régionale perçue par les auditeurs, en fonction de leur propre appartenance :

*Selon moi, cette femme est native de Québec, de Montréal, du Saguenay–Lac-Saint-Jean, de la Gaspésie ou d'un autre endroit*  
 ( $n$  items = 60,  $N$  auditeurs = 40;  
 $\chi^2 = 38,13; df = 2; p < .001$ )

est à peu près équivalent (81 % dans le cas des auditeurs montréalais, 85 % pour les autres). Ce résultat suggère qu'il pourrait y avoir un écart perceptuel entre les variétés géographiques des centres urbains et celles des régions. Il s'agit là d'une hypothèse qui mériterait d'être étudiée de plus près.

Comparativement aux résultats obtenus dans des travaux menés sur l'identification régionale dans la francophonie européenne (France, Belgique et Suisse), les chiffres que nous avons obtenus sont relativement élevés, ce qui est d'autant plus frappant que les items que nous avons présentés aux auditeurs sont très courts.<sup>17</sup> À titre d'exemple, le taux de réussite enregistré par Bauvois (1996), qui a étudié la perception des accents régionaux en Belgique, est de 35,7 % en moyenne (score le plus élevé dans cette étude : 52,3 %). Dans l'étude de Woehrling et Boula de Mareüil (2006), consacrée à la perception d'accents régionaux en France et en Suisse, la moyenne est de 43 % (l'accent suisse du canton de Vaud est toutefois correctement identifié dans 72 % des cas).<sup>18</sup> Pour sa part, Boughton (2006) enregistre des taux de réussite très bas dans son étude consacrée à la perception de l'accent régional de Nancy (bien identifié dans 20 % des cas) et de Rennes (29,7 %). Il faut bien sûr tenir compte du fait que ces études n'adoptent pas tout à fait la même méthodologie que la nôtre.<sup>19</sup> Les résultats de l'identification régionale connaissent toutefois des taux de réussite très variables d'un item à l'autre (voir tableau 4). Ainsi, un tiers des items

**Tableau 4:** Nombre d'items correctement identifiés comme montréalais  
(*n* items = 60)

Taux de réussite	Nombre d'items
> 60 %	20
50 %–60 %	22
< 50 %	18

(20/60) sont correctement identifiés comme étant produits par une locutrice montréalaise par au moins 60 % des auditeurs, mais il y en a presque autant qui ne sont pas correctement identifiés par la moitié des auditeurs (18/60). Le taux le plus bas

<sup>17</sup>Il n'est toutefois pas exclu que des extraits plus longs contiennent des « interférences » (au sens où certains marqueurs perceptuels peuvent interférer avec d'autres), rendant ainsi plus difficile l'identification correcte des locuteurs.

<sup>18</sup>Dans la mesure où tous les auditeurs de cette étude sont d'origine française et que l'accent vaudois est le seul accent suisse qui figure parmi les possibilités offertes aux participants (voir note suivante), ce chiffre ne rend pas vraiment compte de la perception régionale, le français suisse étant une variété nationale plutôt que régionale.

<sup>19</sup>Rappelons pour mémoire que les participants de notre étude pouvaient choisir entre cinq possibilités (incluant celle d'ajouter une région ou une ville de leur choix qui ne figurait pas dans la liste). Dans l'étude de Bauvois (1996), les auditeurs pouvaient choisir entre 14 villes belges; dans celle de Woehrling et Boula de Mareüil (2006), une liste comprenant les noms de six régions était proposée aux participants. Le questionnaire utilisé par Boughton (2006) n'était accompagné d'aucune liste de suggestions et les auditeurs avaient la possibilité de répondre « Je ne sais pas ».

que nous avons enregistré est tout de même toujours de 28 %, chiffre qui est aussi sinon plus élevé que la moyenne obtenue dans certains autres tests de perception.

Les 20 items majoritairement perçus comme montréalais par les auditeurs sont présentés dans le tableau 5, par ordre décroissant de taux de reconnaissance. Ils y sont accompagnés de plusieurs renseignements concernant la production des nasales qu'ils contiennent—comme la locutrice qui les produit, le type de syllabe dans lequel elles se trouvent, le type de parole (spontanée ou lue) dont proviennent les items ainsi que les variantes qu'on peut y entendre.<sup>20</sup>

**Tableau 5:** Items associés à des locutrices montréalaises par au moins 60 % des répondants

Item	Précisions concernant l'item (production)				Auditeurs (perception)		
	#	Locutrice	Syllabe	Spontané/ Variante lecture	Tous	Montréal	Autres
62	F19-007	(anC#)	spontané	[õ]	81 %	100 %	73 %
25	F45-001	(anC#)	lecture	[ã]	75 %	78 %	73 %
39	F19-001	(anC#)	spontané	[ã]	72 %	93 %	60 %
47	F19-002	(anC#)	spontané	[ã]	72 %	64 %	77 %
45	F19-002	distracteur	spontané	—	71 %	75 %	68 %
26	F19-001	(an\$) (an#) (an\$)	spontané	[ã] [ã] [ã]	70 %	78 %	69 %
49	F19-007	(anC#) (anC#)	spontané	[õ] [õ]	70 %	85 %	63 %
67	F19-007	(an\$)	lecture	[ã]	69 %	90 %	58 %
30	F45-001	distracteur	spontané	—	68 %	71 %	65 %
31	F19-001	(an\$)	spontané	[ã]	67 %	50 %	64 %
50	F19-007	(an#)	lecture	[ã]	67 %	—*	67 %
65	F19-001	(anC#)	spontané	[ã]	65 %	71 %	62 %
17	F19-007	(anC#)	lecture	[õ]	64 %	100 %	43 %
2	F19-001	(an#) (an\$)	spontané	[ã] [ã]	63 %	64 %	62 %
20	F19-001	distracteur	spontané	—	62 %	85 %	50 %
23	F19-007	(an#)	spontané	[õ]	62 %	78 %	55 %
34	F45-001	(an\$)	lecture	[ã]	62 %	33 %	76 %
64	F45-001	distracteur	spontané	—	62 %	58 %	64 %
9	F45-003	distracteur	spontané	—	62 %	92 %	45 %
63	F45-001	(an\$)	spontané	[ã]	60 %	71 %	54 %
moyenne					67 %	76 %	62 %

Les abréviations utilisées sont les suivantes :

(an#) = syllabe ouverte finale (anC#) = syllabe fermée finale

(an\$) = syllabe ouverte non finale (anC\$) = syllabe fermée non finale

\*Tous les auditeurs d'origine montréalaise ont perçu cette locutrice comme «Française» ou «peut-être Française».

<sup>20</sup>Comme nous l'avons évoqué plus haut, la variante a été établie par une analyse de type impressionniste, basée sur un accord interjuges.



Plusieurs constats se dégagent de ces résultats. Premièrement, la plupart des items perçus comme montréalais par au moins 60 % des auditeurs sont le fait de jeunes locutrices (14/20 ; = 70 %). Qui plus est, celles qui sont le plus souvent perçues comme Montréalaises sont deux jeunes femmes que nous avons nous-mêmes identifiées, en raison de leur usage prépondérant de la variante postérieure (voire très postérieure et arrondie), comme représentatives du français montréalais au moment de monter le test de perception (F19-001 et F19-007 ; voir tableau 1). Deuxièmement, mis à part les distracteurs qui ne contiennent pas de nasale, ce qui est le cas de cinq items, tous les items contiennent une variante postérieure du phonème /ã/, que ce soit en syllabe fermée ou en syllabe ouverte. Selon les cas, il peut s'agir de la variante [ã] ou [õ], parfois accompagnée d'une légère diphtongaison lorsque la nasale se trouve en syllabe fermée accentuée. En ce qui concerne les distracteurs, il faut noter que presque 30 % d'entre eux (5/18) ont été perçus comme montréalais par un nombre élevé d'auditeurs, ce qui donne à penser que la nasale n'est pas le seul marqueur qui permet d'identifier l'accent montréalais. Troisièmement, les auditeurs d'origine montréalaise reconnaissent plus facilement les leurs, comparativement à ceux qui sont originaires d'une autre région du Québec, comme nous l'avons déjà évoqué. Pour l'ensemble des items figurant au tableau 5, le taux de réussite des auditeurs montréalais (76 %) est en effet plus élevé que celui qu'affichent les auditeurs qui ne viennent pas de la région de Montréal (62 %). À l'exception de quatre items, ils sont toujours plus nombreux à identifier l'origine montréalaise de la locutrice entendue, notamment pour les locutrices F19-001 et F19-007.

Pour leur part, les 18 items les moins souvent perçus comme montréalais par les auditeurs figurent au tableau 6, toujours par ordre décroissant de taux de reconnaissance. Comme on peut le voir, la plupart de ces items contiennent la variante antérieure, en syllabe ouverte. Les résultats confirment que les variantes postérieures [ã] et [õ] sont plus probables d'entraîner une perception montréalaise que la variante antérieure [ã]. Si les variantes postérieures ne sont pas totalement absentes, elles sont en effet très peu fréquentes ; on en trouve notamment quelques attestations dans des items qui contiennent aussi la variation antérieure (items #57 et #7). En outre, l'item #59 constitue un cas intéressant dans la mesure où il contient deux variantes [õ] ; dans les deux cas, la postériorisation est accompagnée d'une diphtongaison assez prononcée, ce qui n'est pas le cas des variantes postérieures et arrondies que les auditeurs ont perçues comme montréalais.

#### 4.2.3 *Perception de l'appartenance sociale*

L'identification sociale des locutrices s'est faite en termes de niveau d'éducation. Les auditeurs devaient, pour chaque item, préciser si la locutrice qu'ils entendaient était selon eux peu, moyennement ou très instruite. Les résultats indiquent que les locutrices sont le plus souvent perçues comme moyennement instruites (74 %) et relativement peu souvent comme très instruites (15 %) ou peu instruites (11 % ; voir figure 3).

Seuls trois items sont attribués à une locutrice peu instruite par au moins la moitié des auditeurs. Il s'agit, dans tous les cas, d'items qui contiennent la variante

**Tableau 6:** Items associés à des locutrices montréalaises par moins de 50 % des répondants

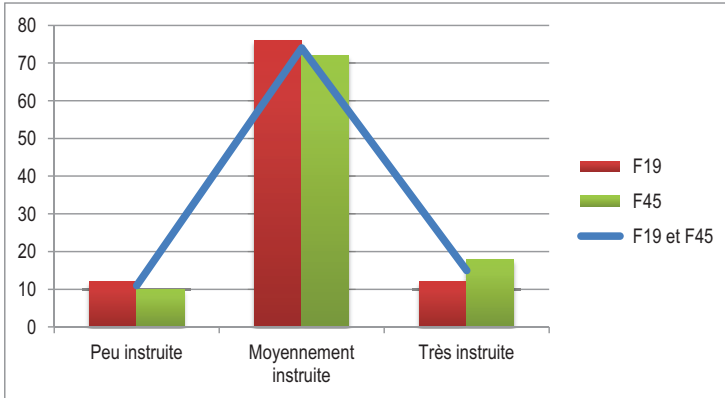
Item	Précisions concernant l'item (production)				Auditeurs (perception)		
	#	Locutrice	Syllabe	Spontané/ Variante lecture	Tous	Montréal	Autres
46	F19-007	distracteur	lecture	—	49 %	57 %	44 %
22	F45-003	(an\$)	lecture	[ā]	47 %	54 %	43 %
51	F19-001	(an#)	spontané	[ā]	47 %	50 %	46 %
52	F45-001	distracteur	lecture	—	47 %	50 %	46 %
24	F45-003	(an#)	lecture	[ā]	47 %	38 %	52 %
18	F19-001	(an\$)	lecture	[ā]	46 %	67 %	36 %
42	F45-001	(an#)	spontané	[ā]	45 %	43 %	46 %
59	F19-002	(anC#)	spontané	[ō] [ō]	45 %	36 %	50 %
71	F19-002	(an\$)	spontané	[ā]	43 %	57 %	35 %
15	F45-003	(an#)	spontané	[ā]	43 %	50 %	38 %
10	F19-007	(an\$)	spontané	[ā]	42 %	44 %	41 %
5	F45-001	(an#) (an\$)	spontané	[ā] [ā]	41 %	33 %	45 %
38	F45-001	(an\$)	spontané	[ā]	41 %	14 %	56 %
48	F45-001	(anC#)	spontané	[ā]	40 %	44 %	38 %
57	F19-002	(an\$) (an#)	spontané	[ā] [ā]	38 %	31 %	42 %
21	F19-002	(an\$)	lecture	[ā]	35 %	33 %	36 %
7	F45-003	(anC#) (an#) (an#)	spontané	[ā] [ā] [ā]	31 %	31 %	31 %
35	F45-003	(an\$)	spontané	[ā]	28 %	43 %	20 %
moyenne					(42%)	(43%)	(41%)

Les abréviations utilisées sont les suivantes :

(an#) = syllabe ouverte finale      (anC#) = syllabe fermée finale  
 (an\$) = syllabe ouverte non finale      (anC\$) = syllabe fermée non finale

antérieure [ā]. À l'inverse, seuls cinq items sont supposés prononcés par une locutrice très instruite par au moins 50 % des auditeurs, mais il s'agit, à une exception près, d'items du type «distracteur», c'est-à-dire sans la nasale /ā/. Par ailleurs, il n'y a pas de différence notable entre les locutrices, même si deux d'entre elles (F19-002 et F45-003) se démarquent un peu plus dans la mesure où elles sont un peu plus souvent perçues comme peu instruites, respectivement dans une proportion de 22 % et de 17 %. En outre, il n'y a pas non plus de relation entre le niveau de scolarité perçu par les auditeurs et le caractère formel de l'item (parole spontanée et parole lue).

En revanche, il y a un lien, dans nos données, entre l'identification sociale et l'identification régionale : la majorité des items supposés produits par des locutrices peu scolarisées sont aussi ceux que les auditeurs associent, plus souvent que la moyenne, à deux régions éloignées de Montréal, le Saguenay-Lac-Saint-Jean et la Gaspésie notamment (voir tableau 7, où figurent tous les items qui sont associés à une locutrice peu instruite par au moins 25 % des auditeurs, soit le double de la



**Figure 3:** L'appartenance sociale perçue par les auditeurs :  
*Selon moi, cette femme est peu, moyennement, très instruite*  
 (N items = 72, N auditeurs = 40)

moyenne).<sup>21</sup> Cela ne veut pas dire que tous les items associés à ces régions sont moins bien évalués sur le plan social, mais la plupart du temps les réponses tendent vers une identification sociale vers le bas.

**Tableau 7:** Perception sociale et régionale :  
 les items associés à une locutrice peu instruite par au moins 25 % des auditeurs et leur perception régionale (Saguenay et Gaspésie)

Item	Auditeurs qui jugent la locutrice « peu instruite »	Auditeurs qui associent la locutrice au Saguenay/à la Gaspésie
35	80 %	59 %
71	63 %	45 %
57	48 %	42 %
1	35 %	39 %
33	35 %	23 %
42	33 %	33 %
48	33 %	44 %
59	25 %	39 %

À l'inverse, les items associés à des locutrices davantage scolarisées sont très peu souvent identifiés comme ayant été produits par une locutrice de ces régions, à deux exceptions près (voir tableau 8, qui porte sur les items les plus positivement perçus de notre test perceptuel).

Nous n'avons pas observé de tels liens pour les items perçus comme montréalais. Ces derniers sont majoritairement associés à des locutrices moyennement instruites

<sup>21</sup>Rappelons pour mémoire que les auditeurs associent plutôt rarement ces items aux deux régions en question (8 % en moyenne pour chacune d'entre elles).

**Tableau 8:** Perception sociale et régionale :  
les items associés à une locutrice très instruite par au moins 25 % des auditeurs et leur perception régionale (Saguenay et Gaspésie)

Item	Auditeurs qui jugent la locutrice « très instruite »	Auditeurs qui associent la locutrice au Saguenay/à la Gaspésie
30	70 %	5 %
8	58 %	6 %
20	58 %	0 %
61	48 %	3 %
29	48 %	0 %
38	43 %	18 %
15	40 %	11 %
58	40 %	8 %
9	38 %	3 %
7	35 %	16 %
23	35 %	4 %
56	33 %	10 %
64	33 %	3 %
2	30 %	3 %

et ne sont donc pas nécessairement mieux perçus en termes sociaux, même si c'est le cas de certains d'entre eux (plus précisément, les items #30, #20, #9 et #23 sont associés à une locutrice très instruite dans respectivement 70 %, 57 %, 38 % et 35 % des cas). De tous les items moins bien perçus en termes sociaux qui figurent au tableau 7, aucun ne figure parmi les items perçus comme montréalais par une majorité d'auditeurs.

### 4.3 Discussion des résultats

Les résultats obtenus au test de perception montrent que les auditeurs québécois réussissent à identifier correctement l'origine montréalaise des locutrices dans 54 % des cas. Le taux de réussite peut varier considérablement d'un item à l'autre et d'une locutrice à l'autre. Ainsi, si on met de côté la locutrice F45-002, dont l'accent est proche de l'accent hexagonal, les locutrices qui sont le plus fréquemment identifiées comme Montréalaises sont deux jeunes femmes (F19-001 et F19-007), âgées respectivement de 25 et de 19 ans et habitant la banlieue de Montréal (Rive-Sud). La prononciation de ces locutrices se caractérise par une utilisation fréquente des nasales postérieures [ã] et [õ], ce qui donne à penser que ces variantes pourraient servir de marqueurs dialectaux du français montréalais.

Le taux d'identification correct est plus élevé chez les auditeurs qui sont eux-mêmes originaires de la grande région de Montréal. Nos résultats confirment ainsi une tendance, parfois qualifiée d'« annexionniste », qu'on observe fréquemment dans les études perceptuelles et qui est « due au fait que le groupe X propose plus souvent la réponse “C'est un X” » (Bauvois 1996 : 294 ; voir aussi Boughton 2006 : 292). Ce comportement s'observe notamment lorsqu'un locuteur ne perçoit pas ou perçoit

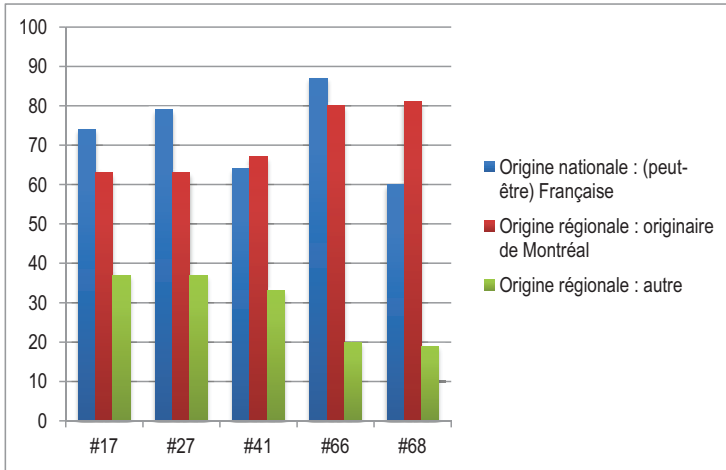
très peu de différences notables entre sa façon de parler et celle de son interlocuteur : il est alors enclin à l'inclure dans son propre groupe d'appartenance.<sup>22</sup> Il faut noter, en outre, que les auditeurs ont associé très peu d'items au français parlé en dehors des grands centres urbains du Québec. Ainsi, lorsqu'on regroupe les résultats obtenus pour les villes (Montréal et Québec) et les régions (le Saguenay–Lac-Saint-Jean et la Gaspésie), il est évident que tous les items sont majoritairement associés aux centres urbains (83 % en tout), ce qui pourrait indiquer une fracture qui mériterait d'être analysée de plus près, d'autant plus que certains de nos résultats donnent à penser que l'opposition entre les catégories «ville» et «région» est intimement liée à des oppositions de type socio-économique. La question de la perception sociale et, surtout, de son lien avec la perception régionale mériterait également des études plus poussées.

Enfin, nos résultats montrent l'importance de croiser les résultats obtenus en matière de perception nationale et régionale. Nous avons déjà vu que la variable /ã/ peut fonctionner comme marqueur dialectal en français québécois et que les variantes postérieures [ã] et [õ], toutes deux utilisées en français de Montréal, ont permis aux auditeurs de notre test perceptuel d'identifier correctement l'origine montréalaise des locutrices dont ils ont entendu des extraits. Mais dans la mesure où ces variantes sont fréquemment utilisées dans d'autres variétés, la variété hexagonale notamment, leur rôle n'est pas sans ambiguïté, ce qui revient à confirmer que le même marqueur peut véhiculer des informations sociales différentes (voir Ménard 1998 : 25). Cela explique que des items perçus par certains auditeurs comme étant produits par une Française soient associés au français de Montréal (plutôt qu'au français de la ville de Québec, du Saguenay–Lac-Saint-Jean ou de la Gaspésie) par d'autres (voir figure 4).

C'est le cas de quelques items réalisés par les locutrices F19-007 et F45-003, mais il s'agit d'une tendance qu'on observe surtout pour plusieurs items réalisés par la locutrice F45-002 dont, comme nous l'avons vu, le français se rapproche de la variété hexagonale. En tout, 15 items (15/72 ; = 21 %) sont attribués à une locutrice française (ou peut-être française) par au moins 60 % des auditeurs, mais majoritairement attribués à une locutrice montréalaise par les autres auditeurs (voir tableau 9). Il est vrai que, dans bien des cas, les auditeurs qui croient que ces items ont été prononcés par une Montréalaise sont peu nombreux. S'il faut donc interpréter les chiffres avec prudence, ils n'en montrent pas moins qu'il peut y avoir un lien perceptuel entre l'accent français et l'accent montréalais, accents qui se caractérisent tous les deux par la présence des variantes postérieures [ã] et [õ].

Les variantes postérieures [ã] et [õ] ne constituent donc pas nécessairement un marqueur dialectal en soi, mais elles peuvent le devenir lorsqu'elles ajoutent de l'information de nature sociale à d'autres marqueurs, qui véhiculent d'autres types d'information. En d'autres termes, la nasale /ã/ est ici un marqueur équivoque qui a

<sup>22</sup>Dans le cas inverse, c'est-à-dire lorsqu'un locuteur perçoit au contraire des différences entre son accent et celui de son interlocuteur, on observe souvent que la perception est influencée par des stéréotypes sociaux. Bauvois (1996) note par exemple que si elle n'a utilisé aucun locuteur d'origine namuroise dans son test de perception, plusieurs auditeurs croient entendre l'accent de Namur, ville qui est réputée pour avoir «un accent particulièrement marqué» (p. 299). Pour notre part, nous n'avons pas observé cette tendance dans nos résultats.



**Figure 4:** Liens perceptuels entre l'appartenance nationale française et l'appartenance régionale montréalaise (items #17, #27, #41, #66 et #68)

besoin de la présence d'autres marqueurs uniques pour être correctement interprété (pour la distinction entre marqueurs uniques et équivoques, voir Ménard 1998 : 23). C'est ce qu'illustre la figure 5. Les variantes postérieures de /ã/ peuvent être perçues aussi bien comme européennes que montréalaises, mais lorsqu'elles sont associées à

**Tableau 9:** Liens perceptuels entre l'appartenance française et l'appartenance montréalaise

Locutrice	Item	Perception			
		(Peut-être) Française		(Peut-être) Québécoise et Montréalaise	
F19-007	17	74 %	(33 auditeurs)	64 %	(7 auditeurs)
	50	95 %	(38 auditeurs)	67 %	(2 auditeurs)
	62	60 %	(27 auditeurs)	81 %	(13 auditeurs)
F45-002	4	92 %	(38 auditeurs)	67 %	(2 auditeurs)
	27	79 %	(35 auditeurs)	63 %	(5 auditeurs)
	29	92 %	(37 auditeurs)	100 %	(3 auditeurs)
	32	61 %	(31 auditeurs)	53 %	(9 auditeurs)
	37	92 %	(38 auditeurs)	67 %	(2 auditeurs)
	40	70 %	(33 auditeurs)	58 %	(7 auditeurs)
	41	64 %	(30 auditeurs)	67 %	(10 auditeurs)
	66	87 %	(36 auditeurs)	80 %	(4 auditeurs)
	68	62 %	(33 auditeurs)	47 %	(7 auditeurs)
72	97 %	(39 auditeurs)	100 %	(1 auditeur)	
F45-003	54	63 %	(32 auditeurs)	53 %	(8 auditeurs)

<i>Production</i>		<i>Perception</i>
[ã] ou [õ]	→	français, ou belge, ou montréalais
{ affrication relâchement diphthongue	→	accent québécois (= de la province au complet : Montréal, Québec, Saguenay, Sherbrooke, Gatineau, etc.)
[ã] ou [õ] + { affrication <i>ou</i> relâchement <i>ou</i> intonation québécoise	→	accent montréalais (ou urbain ?)

**Figure 5:** Marqueurs équivoques et marqueurs uniques :  
la perception de la nasale /ã/ en présence d'autres marqueurs

un trait typiquement québécois (l'affrication ou le relâchement, par exemple), la perception de l'item comme européen est bloquée. À l'inverse, un item qui contient des occurrences de l'affrication ou du relâchement pourrait être associé à un locuteur de Gatineau, de Montréal, de Québec, de Sherbrooke ou d'ailleurs dans la province, mais lorsqu'il contient aussi les variantes [ã] ou [õ], la perception sera précisée davantage.

Les résultats de notre test de perception donnent ainsi à penser que certains aspects de la prononciation en français montréalais sont plus proches, sur le plan perceptuel, de la variété hexagonale que d'autres variétés québécoises. Cela nous amène à nous poser la question suivante : Montréal est-elle, plus que d'autres villes, influencée par le modèle normatif français (ce qui pourrait être le cas en raison du nombre important d'immigrants français ou encore d'immigrants d'origine maghrébine qui ont appris le français en suivant le modèle hexagonal) ? La région de Québec incorpore-t-elle des traits hexagonaux non seulement sous l'influence (directe) de Paris, mais surtout parce que Montréal aurait déjà adopté certains de ces traits ?

## 5. CONCLUSION

Le français parlé dans la grande région de Montréal, où vit près de la moitié de la population québécoise, est susceptible de jouer un rôle particulier dans la dynamique sociolinguistique du Québec. Certains travaux, par exemple, identifient Montréal comme un « foyer » à partir duquel se sont diffusées tour à tour plusieurs innovations au cours de l'histoire récente et plus éloignée du français québécois. Ce scénario, qui paraît tout à fait probable, suppose que les Québécois attribuent certaines valeurs sociales particulières au français montréalais, ce qui suppose à son tour que les Québécois parviennent dans une certaine mesure à identifier le français montréalais et les traits linguistiques qui le caractérisent. Il est évident, en effet, que la perception et l'évaluation sociale de la langue, deux phénomènes théoriquement

très différents, sont étroitement liées et que c'est l'effet conjugué des deux qui est à l'œuvre dans des dynamiques linguistiques complexes.

Dans cet article, nous avons voulu apporter des données empiriques permettant d'évaluer la perception de la variation géographique chez les Québécois, dimension relativement peu abordée dans les travaux consacrés au français québécois. Partant de l'hypothèse que le français montréalais se caractérise, surtout chez les jeunes, par la présence des variantes [ã] et [õ], nous avons conçu un test de perception composé de 72 items, dont 60 contenaient la nasale /ã/. Même si le français québécois apparaît relativement homogène sur le plan géographique, les auditeurs de notre test perceptuel ont réussi à correctement identifier l'origine montréalaise des locutrices qu'ils entendaient dans des proportions qui dépassent le hasard. Cela donne à penser que notre hypothèse de départ est fondée et que la voyelle nasale /ã/ contribue à caractériser le français montréalais. Tous les items de notre test qui ont été majoritairement perçus comme montréalais contiennent en effet des réalisations postérieures, accompagnées d'un possible arrondissement et d'une possible fermeture, de la nasale. Cela dit, d'autres tests perceptuels adoptant des méthodes différentes de la nôtre devraient être menés pour corroborer nos résultats, qui sont inévitablement partiels et valables seulement dans le cadre de cette étude. La principale limite de cette étude concerne l'origine des locutrices, qui sont toutes montréalaises. Pour pousser plus loin la réflexion, il faudra impérativement inclure des items provenant de locuteurs qui sont originaires d'autres régions du Québec.

C'est dire toutes les pistes que cette étude perceptuelle exploratoire permet d'ouvrir.

Premièrement, si nous disposons de nombreuses études qui s'intéressent aux jugements que les Québécois portent sur leur variété de langue, nous ne savons que très peu de choses concernant les stéréotypes qu'ils associent aux différentes variétés régionales du français québécois. Quels sont les traits et les valeurs que les Québécois associent spontanément au français montréalais ? S'agit-il de valeurs positives ou négatives ? Perçoivent-ils différemment le français de la région métropolitaine et celui utilisé en région ?

Deuxièmement, si la nasale /ã/ permet à des auditeurs d'identifier le français de Montréal, cela nous invite à nous pencher davantage sur la distribution des variantes de la nasale chez les Montréalais. De toute évidence, ce qui caractérise le français montréalais, ce n'est bien sûr pas tant la présence de ces variantes (on les trouve ailleurs), mais plutôt sa présence plus importante, d'où l'intérêt de mener une analyse de type variationniste (actuellement en cours).

Troisièmement et enfin, il y aurait intérêt à mener d'autres travaux qui intégreraient une dimension instrumentale (acoustique). Nous devons en effet profiter de ce que l'analyse sociophonétique peut offrir comme possibilité de faire le pont entre nos intuitions, nos perceptions de la parole et les prononciations réelles afin d'en arriver à une meilleure compréhension des nouveaux phénomènes linguistique en émergence.



## RÉFÉRENCES

- Atlas linguistique de l'Est du Canada* (ALEC). 1980. *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines*, sous la direction de Gaston Dulong et Gaston Bergeron. Québec : Ministère des Communications/Office de la langue française.
- Andersen, Henning. 1988. Centre and periphery : Adoption, diffusion and spread. Dans *Historical dialectology : Regional and social*, sous la direction de Jacek Fisiak, 39–83. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Armstrong, Nigel et Zoë Boughton. 1998. Identification and evaluation responses to a French accent : Some results and issues of methodology. *Parole* 5–6 : 27–60.
- Armstrong, Nigel. 2004. Le nivellement dialectal en anglais et en français : Le jeu de facteurs perceptuels. Dans *MIDL 2004 : Actes du colloque Modélisations pour l'identification des langues et des variétés dialectales, Paris, 29–30 novembre 2004*, 109–114. Paris : CNRS–LIMSI.  
[Disponible à [archives.limsi.fr/2004/MIDL](http://archives.limsi.fr/2004/MIDL) ; page accédée le 7 janvier 2013.]
- Bauvois, Cécile. 1996. Parle-moi, et je te dirai peut-être d'où tu es. *Revue de phonétique appliquée* 121 : 291–309.
- Bigot, Davy et Robert A. Papen. 2013. Sur la « norme » du français oral au Québec (et au Canada en général). *Langage et société* 146 : 115–132.
- Blondeau, Hélène. 2011. *Cet «autres» qui nous distingue : Tendances communautaires et parcours individuels dans le système des pronoms en français québécois*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Blondeau, Hélène et Michael Friesner. 2011. Le français au cœur de la métropole : Perceptibilité de l'ethnicité des Montréalais francophones. *Arena romanistica* 9 : 52–73.
- Blondeau, Hélène, Naomi Nagy, Gillian Sankoff et Pierrette Thibault. 2011. La couleur locale du français L2 des anglo-montréalais. *Acquisition et interaction en langue étrangère* 17 : 73–100.
- Blondeau, Hélène et Mireille Tremblay. 2012. Social mixing in HOMA : Young urban francophones and language variation. Communication présentée au colloque Sociolinguistics Symposium 19, Berlin.
- Boughton, Zoë. 2001. Methodological approaches to the study of French accent identification. Dans *French accents : Phonological and sociolinguistic perspectives*, sous la direction de Marie-Anne Hintze, Tim Pooley et Anne Judge, 218–239. Londres : Association of French Language Studies/Centre for Information on Language Teaching and Research.
- Boughton, Zoë. 2006. When perception isn't reality : accent identification and perceptual dialectology in French. *Journal of French Language Studies* 16 : 277–304.
- Boisvert, Lionel et Paul Laurendeau. 1988. Répertoire des corpus québécois de langue orale. *Revue québécoise de linguistique* 17(2) : 241–259.
- Brasseur, Annie. 2009. Les marqueurs phonétiques de la perception de l'accent québécois. Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Chambers, Jack K. et Peter Trudgill. 1998. *Dialectology*. 2<sup>e</sup> édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Charbonneau, René. 1971. *Étude sur les voyelles nasales du français canadien*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Côté, Marie-Hélène. À paraître. Le projet PFC et la géophonologie du français laurentien. Dans *Phonologie du français : De la norme aux variétés périphériques*, sous la direction de Jacques Durand, Gjert Kristoffersen et Bernard Laks. Paris : Presses universitaires de Paris Ouest.

- Côté, Marie-Hélène et Hugo Saint-Amant Lamy. 2012. D'un [r] à l'aut[ʁ]e : contribution à la chute du R apical au Québec. Dans *CMLF 2012 : Actes du 3<sup>e</sup> congrès mondial de linguistique française*, Lyon, 4–7 juillet 2012, sous la direction de Franck Neveu, 1441–1453. Paris : EDP Sciences.
- [Disponible à [www.linguistiquefrancaise.org](http://www.linguistiquefrancaise.org) ; page accédée le 7 janvier 2013.]
- Cox, Terry B. 1998. Vers une norme pour un cours de phonétique française au Canada. *La Revue canadienne des langues vivantes* 54 : 172–197.
- Daveluy, Michelle. 2005. *Les langues étendards : Allégeances langagières en français parlé à Montréal*. Québec : Nota Bene.
- Delvaux, Véronique. 2003. Contrôle et connaissance phonétique : Les voyelles nasales du français. Thèse de doctorat, Université libre de Bruxelles.
- Dolbec, Jean et Conrad Ouellon. 1999. Peut-on distinguer des variétés phonétiques en français québécois ? *Dialangue* 10 : 17–28.
- Dumas, Denis. 1987. *Nos façons de parler : Les prononciations en français québécois*. Sillery : Presses de l'Université du Québec.
- Dumas, Denis. 2001. Tendances récentes dans la prononciation du français québécois. Dans *French accents : Phonological and sociolinguistic perspectives*, sous la direction de Marie-Anne Hintze, Tim Pooley et Anne Judge, 240–250. Londres : Association of French Language Studies/Centre for Information on Language Teaching and Research.
- Émond, Caroline. 2005. L'analyse de l'antériorisation de la voyelle /ā/ chez des présentateurs de nouvelles télévisées. Dans *Actes des 18<sup>es</sup> Journées de linguistique*, sous la direction de Julie Bérubé, Karine Gauvin et Wim Remysen, 45–55. Québec : Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières, Université Laval.
- Friesner, Michael. 2009. The social and linguistic predictors of the outcomes of borrowing in the speech community of Montréal. Thèse de doctorat, University of Pennsylvania.
- Friesner, Michael. 2010. Une prononciation « tsipéquement » québécoise ? La diffusion de deux aspects stéréotypés du français canadien. *Revue canadienne de linguistique* 55 : 27–53.
- Gendron, Jean-Denis. 1966. *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Hansen, Anita Berit. 1998. *Les voyelles nasales du français parisien moderne : Aspects linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels des changements en cours*. Copenhague : Museum Tusulanums Forlag.
- Hansen, Anita Berit. 2001. Lexical diffusion as a factor of phonetic change : The case of modern French nasal vowels. *Language Variation and Change* 13 : 209–252.
- Hernández-Campoy, Juan Manuel. 1999. *Geolingüística : Modelos de interpretación geográfica para lingüistas*. Murcia : Servicio de Publicaciones de la Universidad de Murcia.
- Labov, William. 1981. *Field methods of the Project on Linguistic Change and Variation*. Ms. Southwest Educational Development Laboratory (Austin)/National Institute of Education (Washington).
- Labov, William. 1994. *Principles of linguistic change : Internal factors*. Oxford : Blackwell.
- Lappin, Kerry. 1982. Évaluation de la prononciation du français montréalais : Étude sociolinguistique. *Revue québécoise de linguistique* 11(2) : 93–112.
- Lavoie, Thomas. 1994. Les régions linguistiques au Québec et au Canada français. Dans *La région culturelle : Problématique interdisciplinaire*, sous la direction de Fernand Harvey, 123–138. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lavoie, Thomas et Claude Verreault. 1999. La région linguistique du Centre du Québec n'est-elle qu'une zone de rencontre ? *Dialangue* 10 : 37–48.

- Léon, Pierre. 1983. Les voyelles nasales et leurs réalisations dans les parlers français du Canada. *Langue française* 60 : 48–64.
- Léon, Pierre. 1996. *Phonétisme et prononciation du français avec des travaux pratiques d'application et leurs corrigés*. 2<sup>e</sup> édition. Paris : Nathan.
- Martin, Pierre, Anne-Marie Beaudoin-Bégin, Marie-Josée Goulet et Johanna-Pascale Roy. 2001. Les voyelles nasales en français du Québec. *La linguistique* 37 : 49–70.
- Maurais, Jacques. 1993. État de la recherche sur la description de la francophonie au Québec. Dans *Le français dans l'espace francophone : Description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*, vol. 1, sous la direction de Didier de Robillard et Michel Beniamino, 79–93. Paris : Champin.
- Ménard, Lucie. 1998. Perception et reconnaissance des « accents » québécois et français : Identification de marqueurs prosodiques. Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Moreau, Marie-Louise. 2001. Le français d'Afrique : phénomènes d'interférence ou processus de socialisation ? Considérations méthodologiques. Dans *French accents : Phonological and sociolinguistic perspectives*, sous la direction de Marie-Anne Hintze, Tim Pooley et Anne Judge, 288–304. Londres : Association of French Language Studies/Centre for Information on Language Teaching and Research.
- Moreau, Marie-Louise, Pierre Bouchard, Stéphanie Demartin, Françoise Gadet, Emmanuelle Guerin, Bernard Harmegnies, Kathy Huet, Foued Laroussi, Alexei Prikhodkine, Pascal Singy, Ndiassé Thiam et Harry Tyne. 2007. *Les accents dans la francophonie : Une enquête internationale*. Fernelmont : Éditions modulaires européennes.
- Morin, Yves-Charles. 1996. The origin and development of the pronunciation of French in Québec. Dans *The origins and development of emigrant languages*, sous la direction de Hans F. Nielsen et Lene Schøsler, 243–275. Odense : Odense University Press.
- Ostiguy, Luc, Éric Champagne, Flore Gervais et Monique Lebrun. 2005. *Le français oral soutenu chez des étudiants québécois en formation pour l'enseignement au secondaire*. Québec : Office de la langue française.
- Ostiguy, Luc et Claude Tousignant. 2008. *Les prononciations du français québécois : Normes et usages*. 2<sup>e</sup> édition. Montréal : Guérin.
- Phono : Les principales caractéristiques phonétiques du français parlé au Québec*, développé par Claude Paradis et Jean Dolbec, et actuellement sous la direction de Vincent Arnaud. [Disponible à [phono.uqac.ca](http://phono.uqac.ca) ; page accédée le 7 janvier 2013.]
- Poirier, Claude. 1994. Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord : L'éclairage de l'approche comparative. Dans *Langue, espace, société : Les variétés du français en Amérique du Nord*, sous la direction de Claude Poirier, 69–95. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Reinke, Kristin. 2000. La norme phonétique du français québécois : les attitudes des Québécois par rapport à leur français. Dans *Actes des XIII<sup>es</sup> Journées de linguistique*, sous la direction d'Éric Kavanagh, 185–195. Québec : Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières, Université Laval.
- Reinke, Kristin. 2005. *La langue à la télévision québécoise : Aspects sociophonétiques*. Québec : Office de la langue française.
- Remysen, Wim. 2012. La variable /ã/ en français de Montréal, un marqueur d'âge et de style ? Communication présentée au colloque bisannuel de l'American Council for Québec Studies, Sarasota (Floride).
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau. 2007. Language change across the lifespan : /t/ in Montreal French. *Language* 83 : 560–588.

- Sankoff, David, Gillian Sankoff, Suzanne Laberge et Marjorie Topham. 1976. Méthodes d'échantillonnage et utilisation de l'ordinateur dans l'étude de la variation grammaticale. *Cahiers de linguistique* 6 : 85–125.
- Thibault, Pierrette et Diane Vincent. 1990. *Un corpus de français parlé : Montréal 84. Historique, méthodes et perspectives de recherche*. Québec : Département de langues et linguistique.
- Thomas, Alain. 1986. *La variation phonétique : Cas du franco-ontarien*. Ottawa : Didier.
- Tremblay, Louise. 1990. Attitudes linguistiques et perception sociale de variables phonétiques. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 9 : 197–222.
- Verreault, Claude et Thomas Lavoie. 1996. Genèse et formation du français au Canada : L'éclairage de la géographie linguistique. *Revue de linguistique romane* 60 : 413–462.
- Verreault, Claude et Thomas Lavoie. 1999. «La langue de nos gens» du père Laurent Tremblay : une première synthèse sur la variation géographique du français parlé au Québec au début des années 1940. *Langues et linguistique*, 25 : 145–212.
- Verreault, Claude et Thomas Lavoie. 2000. Les anglicismes lexicaux dans les parlers ruraux de l'Est du Canada : aspects géolinguistiques et historiques. Dans *Français du Canada — français de France : Actes du cinquième Colloque international de Bellême du 5 au 7 juin 1997*, sous la direction de Marie-Rose Simoni-Aurembou, 165–206. Tübingen : Max Niemeyer.
- Vincent, Diane, Marty Laforest et Guylaine Martel. 1995. Le corpus de Montréal 1995 : adaptation de la méthode d'enquête sociolinguistique pour l'analyse conversationnelle. *Dialangue* 6 : 29–45.
- Wolfram, Walt et Natalie Schilling-Estes. 2004. Dialectology and Linguistic Diffusion. Dans *The handbook of historical linguistics*, sous la direction de Brian D. Joseph et Richard D. Janda, 713–735. Malden, MA : Blackwell.
- Woehrling, Cécile et Philippe Boula de Mareüil. 2006. Identification d'accents régionaux en français : perception et analyse. *Parole* 37 : 25–65.
- Zerling, Jean-Pierre. 1984. Phénomènes de nasalité et de nasalisation vocaliques : Étude ciné-radiographique pour deux locuteurs. *Travaux de l'Institut de phonétique de Strasbourg* 16 : 241–266.